

Zones occupées :  
à Paris, des artistes  
en tous genres  
investissent les locaux  
vides pour en faire  
de véritables lieux  
de création. Attention,  
c'est pas du squat,  
c'est du quart.  
Illégal mais élégant.

Ci-contre, le Pôle Pi,  
ancien lycée Diderot.  
Au centre, la salle à manger  
de la Grange-aux-Belles.



Des occupants  
du Pôle Pi :  
Julieth, peintre,  
Karim, styliste.



# Chambres à art

Il ne faut pas confondre squats et squarts. Tous relèvent de l'occupation illégale de locaux, mais dans les premiers on vit, dans les seconds on... travaille. Prenez le Pôle Pi, installé depuis le début du mois de septembre dernier dans les murs du lycée Diderot, boulevard de la Villette : un endroit extraordinaire de 15 000 mètres carrés dans lequel se sont regroupés près de 350 artistes ! Une véritable ruche où tout se crée, tout s'échange et où se mêlent aussi bien cirque, peinture, musique, mode et même dessins animés... Tous ces « squartistes » ont pour point commun d'être des pros et de redonner une seconde vie à ces murs vénérables,

abandonnés aux pilleurs et aux pigeons depuis deux ans. Chaque recoin, de la chaufferie aux salles de classe, a été recyclé. Là, un studio, ici, une salle de théâtre, là encore, un lieu d'exposition en cours de travaux, le tout autour d'une cour de récré hérissée de sculptures toutes plus délirantes les unes que les autres. Rien à voir avec tous les clichés que peut véhiculer l'idée de squat. D'ailleurs, au Pôle Pi, on préfère dire « occuper un lieu » plutôt que squatter. « L'illégalité n'est pas un choix, explique Alex, membre de la communauté. Nous cherchons à obtenir le plus vite possible un véritable statut pour mener à bien un vrai projet, sur la durée. »

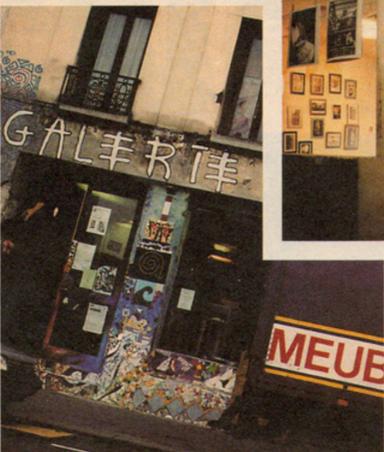
Ici, chaque atelier est un univers à part, même si survivent encore tableaux noirs et estrades de l'ancien lycée. Chez Karim, jeune styliste, l'ambiance est rythmée par de la musique classique. Pour emmagasiner la chaleur, il a coupé son atelier en deux. « Ce qui est bien ici, c'est le mélange des influences. J'ai vu que Guillaume, installé quelques niveaux plus bas, dessinait à l'encre noire sur des grandes bâches. Du coup, j'ai eu envie de peindre mes robes à l'encre de sérigraphie. » Un peu plus haut, Julieth partage un vaste espace avec deux autres artistes. Jusque-là, ce peintre travaillait dans une cave de vingt mètres carrés, du côté de Champigny. Désormais, il doit monter

sur des chaises pour pouvoir atteindre le haut de ses toiles ! « Ici, tu es obligé de travailler avec les autres. C'est important qu'il y ait une osmose. » Côté finances, chaque artiste paie une participation (100 F par mois) pour l'électricité et la remise en état. Chaque visiteur doit verser un droit d'entrée de 5 F, baptisé Radis (revenu automatique destiné à l'entretien et à la sécurité), en échange duquel il reçoit une œuvre miniature. Le noyau dur du lycée espère rester là jusqu'à l'an 2 000. Mais pour y parvenir, pour s'ouvrir un peu plus au public, il est urgent d'obtenir un statut légal. L'occasion de tordre le cou à une autre idée préconçue : dans leur majorité, les artistes squatteurs ne sont pas des marginaux professionnels, mais des professionnels contraints à la marginalité. Depuis le début de l'occupation du lycée, les négociations vont bon train avec le Conseil régional, propriétaire des lieux, la Ville de Paris ou encore le ministère de la Culture. « Rien n'est gagné, mais si cette expérience est possible aujourd'hui, c'est grâce au travail de tous les squatteurs depuis quinze ans », précise Yabon, l'un des fondateurs du Pôle. Le phénomène n'est, en effet, pas nouveau. Il s'est développé dans la capitale au début des années 80, avec, entre autres, le mouvement Art Cloche. Une dizaine d'artistes, peintres, sculpteurs, plasticiens, las de dépenser des fortunes en loyers, avaient investi un hangar pour travailler autour d'objets de récupération. Depuis, il y a eu l'CEI du cyclone, le squat de la rue de Clavel, celui de la rue du Docteur-Potain avec le groupe Rezonance, parti depuis remettre en état un hameau dans

le sud de la France, et une multitude d'autres expériences à la durée de vie variable. Certains n'ont vécu que quelques mois, quelques semaines ou quelques années. D'autres sont aujourd'hui complètement entrés dans la légalité, comme les entrepôts frigorifiques du 91, quai de la Gare, qui devraient même survivre à la ZAC Paris-Rive gauche, ou encore le CAES de Ris-Orangis. Les mentalités ont évolué et, de leur côté, les squartistes naviguent toujours dans un savant mélange de liberté et d'extrême vigilance. « Il y a comme une police des squats, confirme Eduardo, qui a ouvert, avec une quarantaine

publics de soutenir les artistes dans leur quête d'espace. « A Berlin, Tacheles, l'un des plus grands squats, est subventionné par la ville ! », lance Yabon. En connaissance de cause, puisque Pôle Pi, comme la Grange et beaucoup d'autres, forment un réseau d'échanges avec différents squats installés aussi bien à Barcelone qu'à Berlin : expos les uns chez les autres, accueil d'artistes étrangers. A la Forge, rue Ramponneau, ce rêve de légalité est peut-être en train de devenir réalité. Investie en octobre 1991, cette ancienne usine de mécanique héberge une vingtaine d'artistes de tous horizons. Rapidement, ils ont rendu vie au lieu tout en s'intégrant au quartier, par le biais d'expos, de concerts et d'ateliers pour les enfants de Belleville. Mais comme toujours dans ce genre d'histoire, un bulldozer a fini par menacer. Aussitôt, la Bellevilleuse, l'association des artistes de Belleville, et Artclef, l'asso de la Forge, se sont mobilisées. Finalement, des négociations ont pu être entamées. Tiberi, en personne, est venu voir de quoi il retournait et a annoncé que la Forge allait devenir « un lieu d'animation fort » du quartier. « Pour

La Grange-aux-Belles s'expose.



Les artistes squatteurs ne sont pas des marginaux professionnels, mais des professionnels contraints à la marginalité.

le moment, nous n'avons que des paroles », tempère prudemment l'un de ses membres. Ce qui n'empêche pas la fine équipe de plancher sur un projet d'accueil d'artistes, sur le même principe, grosso modo, que le défunt Hôpital éphémère. Mais tous n'ont pas cette chance. Si le Pôle Pi ou la Grange-aux-Belles peuvent espérer survivre encore quelques années, si la Forge est sauvée, beaucoup d'autres endroits sont sérieusement menacés d'expulsion : à Montreuil, par exemple, le Zig-Zag compte ses jours. Sans doute trouveront-ils une petite place ailleurs. Mais les artistes squatteurs de Paris et de banlieue aimeraient bien un jour se fixer, pour prendre le temps de vivre et de créer. La place ne manque pas. Reste à squatter la volonté des autorités... Cécile Plet  
Photos : Bruno Garcin-Gasser

Pôle Pi (ancien lycée Diderot) : 54, bd de la Villette, 19°. Pour des raisons de sécurité, les lieux ne sont pas complètement ouverts au public. En revanche, ils organisent, le samedi matin, si le temps le permet, un marché : vous n'y trouverez ni tomates, ni oranges, mais les œuvres des artistes.  
Squat de la Grange-aux-Belles (Zen Copyright) : 31, rue de la Grange-aux-Belles, 10°. Le mercredi, ateliers marionnettes de 15h à 15h30 et ateliers théâtre de 15h30 à 17h30. Prochaine exposition : « Tu veux ma photo » - vernissage le 7 mars, 19h.  
La Forge (association Artclef) : 23, rue Ramponneau, 20°. Les ateliers pour enfants sont en cours de réorganisation. Prochaine exposition les 14, 15 et 16 mars avec concert et invité surprise.

Télérama

# PARIS

# L'art du squat

N° 220  
Du mercredi  
5 mars  
au mardi  
11 mars 1997